

L'ÉTÉ DU SUREAU

Du même auteur

Les Lauriers du lac de Constance
Chronique d'une collaboration

Seuil, 1974

et coll. « Points », 1998

Les Silences ou la Vie d'une femme

Seuil, 1976

et coll. « Points », 1988

L'Âge du tendre

Seuil, 1979

et coll. « Points », 1980

Le Salon des anges

Seuil, 1982

Juliette, chemin des cerisiers

Seuil, 1985

et coll. « Points », 1986

Un 21 avril à New York

Journal (1980-1982)

Seuil, 1986

Barbara

Calmann-Lévy, 1986

Le Fils de Marthe

Calmann-Lévy, 1990

coll. « Le Livre de poche », 1991

MARIE CHAIX

L'ÉTÉ DU SUREAU

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

CE LIVRE EST PUBLIÉ PAR RENÉ DE CECCATTY

ISBN 2-02-0069173-6

© Éditions du Seuil, janvier 2005,
à l'exception de la langue anglaise aux États-Unis et au Royaume-Uni

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour Richard Morgiève

Un jour quelque chose m'est arrivé. Un jour j'ai perdu confiance et décidé que je n'écrirais plus.

Certaines histoires, on peut les raconter trois, six fois à des gens, à des amis, des proches même très proches, ils s'en souviennent à peine ou en mesuraient si peu la gravité en vous écoutant, qu'ils les oublient. Un an ou deux plus tard, ils vous reposent la même question.

En fait chacun est pris dans ses propres histoires et n'écoute pas celles des autres. Ou bien les écoute et puis les oublie. Après tout, c'est normal.

Il y a eu dix ans en mars 2000 que cette histoire m'est arrivée. Pas un jour ne passe sans que j'y pense. Consciente qu'elle me barrait le chemin, j'ai souvent essayé de l'écrire. Elle résistait, comme un chat en boule sur mon sommeil. J'attendais. Je la racontais de moins en moins.

Comment expliquer à des gens qui m'ont lue et ont

souvent tout lu de moi, un livre appelant le suivant, pourquoi «ça» s'est arrêté? Pourquoi, après avoir écrit et publié huit livres, je n'ai plus été capable d'en achever un seul? Comment avouer: J'ai perdu le fil de ma cohérence?

Parfois j'ai eu l'impression de tout comprendre. D'autres fois c'était l'obscurité totale. Entre les deux devait flotter quelque chose d'essentiel pour moi, une chose à écrire.

La mort d'Alain Oulman m'a plaquée contre un mur, condamnée. Une inconnue en moi a répondu: Je n'écrirai plus.

C'est lui que je voulais. Comme éditeur, comme ami. C'est à lui que je voulais plaire. Pour lui, j'aurais peut-être fait l'effort d'une carrière littéraire, pour lui faire plaisir. J'en avais les moyens, je sais qu'il le souhaitait. Que j'aie démissionné ainsi de mes talents potentiels le décevrait. Mais il m'a abandonnée et j'ai décidé qu'il était irremplaçable.

Il disait: écrivez! J'écrivais. Je lui envoyais ma copie. Il disait: peut mieux faire. Je ronchonçais, je refaisais. Mieux. Ou bien il disait un mot, l'air de rien se permettait un petit commentaire et cela m'ouvrait un chemin, tout un horizon. Je repartais.

Il questionnait, écoutait. Avec ce silence brillant dans les yeux, ce silence d'amour, ce sourire d'amour, attente offerte à laquelle je ne pouvais faillir.

J'écrivais pour lui. Parce qu'il m'aimait pour que j'écrive. Il existait pour moi. Qu'il existât pour d'autres ne m'effleurait pas ; ce qu'il me donnait à moi, c'est qu'il existait pour moi.

Il est mort. Alors plus rien. La perte des mots. Sans lui, plus de confiance dans mes mots. Seul ce mur contre lequel je suis restée en souffrance, paroi de verre opaque. Punie dans la salle de classe pour une faute que je n'avais pas commise, mortifiée de rancune, regardant les autres batifoler dans la cour de récréation, écrivant leurs livres en se jouant, les bienheureux. Comme je les enviais !

Alain est mort à soixante ans, sans prévenir. Sa disparition m'a totalement surprise, moi si vigilante. Anéantie. Jamais je n'avais pensé que cet homme pût être en danger. De celui qui vous a sauvé, vous n'imaginez pas qu'il soit plus faible, plus mortel que vous.

Il m'avait recueillie au bord du fossé, pour ne pas dire du gouffre. Je n'avais plus goût à rien, je venais d'être jetée hors du Seuil, mise à la porte de ma maison, au revoir et merci, non, même pas merci.

«Je vous publie, on va travailler», voilà ce qu'il a dit après avoir lu mon manuscrit mort-né que je ne savais ni où ni comment enterrer. Lui, Alain Oulman, directeur des Éditions Calmann-Lévy, devant mon air de folle en détresse, Alain penché vers moi, une grande douceur dans la voix, m'a dit : «Je vous publie, Marie, mais à mon avis le Seuil ne vous lâchera pas.»

Ceux et celles qui écrivent me comprendront, les manuscrits sont des enfants que l'on présente au temple, la peur au ventre. Si l'enfant est rejeté, ce n'est pas un drame, c'est un deuil. On s'en relève mais ça dépend.

Le Seuil m'a lâchée, rien de plus facile, il suffisait de le demander, par écrit. J'ai avalé la couleuvre plutôt bravement, je crois. Et puis au diable, nous étions fous de joie, Alain et moi, libres.

«Et maintenant, écrivez!» Je devenais son obligée, j'étais ivre de reconnaissance.

Le roman s'appellerait *Le Fils de Marthe*. C'est l'histoire d'un jeune homme, Jean, qui meurt accidentellement et d'une année de la vie de sa mère, Marthe, qui le pleure, surmonte son deuil et revit. L'une des raisons données par le comité de lecture du Seuil à son refus était : Marie Chaix n'est capable d'écrire que de l'autobiographie. Or elle n'a pas vécu cette histoire. Voilà.

Sous l'aile d'Alain je l'ai complètement repris. Nous avons travaillé ensemble pendant quatre mois dans l'allégresse et les larmes de connivence, passé des heures dans le bureau de la rue Auber, assis dans les inconfortables et bien-aimés fauteuils de velours rouge opéra... Complices dans le mélodrame et son mode d'emploi en écriture, nous flottions sur un océan d'émotions et de gaieté, moments de joie créatrice qui me rappelaient ceux, intenses, vécus auprès de Barbara quand, accoudée à son piano, je l'écoutais composer les plus noires de ses chansons. On ne rit jamais autant qu'entre personnes désespérées.

Parfois, quand c'était son jour de présence, un autre cher disparu des Éditions Calmann-Lévy, Roger Vrigny (qui tant m'a encouragée de ses humeurs drolatiques et graves), passait la tête dans l'ouverture de la porte et rouspétait: «Alain ! J'ai besoin de vous parler ! Envoyez-la écrire chez elle !» Il piaffait, cigarette au bec, sa pile de manuscrits dans les bras.

Le livre est sorti fin janvier 1990.

Le 29 mars de la même année, je suis seule dans l'appartement de Paris. Harry est à New York. Il n'y a pas eu un coup de fil de la matinée. Le livre, en librairie depuis deux mois, n'a pas fait de vagues, c'est même le

L'ÉTÉ DU SUREAU

calme plat. Alain appelle presque tous les jours : « Il ne faut pas vous décourager, ça fait un peu peur aux critiques cette histoire d'enfant mort, Marie. Ne craignez rien, j'ai confiance. »

Il est un peu plus de onze heures. Le téléphone sonne. Je pense que c'est Alain. C'est la voix de Jean-Étienne Cohen-Séat, PDG des Éditions. Étonnée, j'entends : « Marie, j'ai une mauvaise nouvelle. Alain ne s'est pas réveillé ce matin. » Ah ? se dit l'idiote figée sur place, de quoi se mêle-t-il Jean-Étienne, si Alain veut dormir... Ô ces secondes irrattrapables où tout bascule... Rac-croche ! Je reste seule, un couteau planté entre les yeux.

Je n'écrirai plus

Depuis dix ans et, à force de le répéter, cela fait onze ans sonnés, je « n'écris pas » et cela me fascine.

Certes, je ne veux pas dire que je n'écris « plus du tout » – et dans ce « du tout » s'empilent des dizaines de cahiers –, mais, il faut bien en convenir, si j'en extrais ici ou là des « petites choses » pour consoler mon angoisse, je n'écris rien de montrable ou d'achevé ou dont je sois simplement satisfaite. Cela revient donc à « rien » et cela me fascine.

D'être aussi butée. De m'être construit un rempart de cette gangue de pages manuscrites. D'avoir aussi mauvais caractère. D'être à l'affût constant de la moindre justification paranoïaque que, dans cet état d'esprit où je me complais, je finis toujours par trouver.

Comme par exemple dans *Le Monde* du 28 janvier 2000, où j'étais tombée sur un article signé Pierre Deshusses concernant le livre *Journaux intimes* de

Jacques Le Rider. J'en citerai ici quelques extraits révélateurs, par leur choix, de mes dispositions de guetteuse acharnée de la phrase qui tue.

L'article commence ainsi :

« Obscur fragment ou véritable matière d'une œuvre, la tentation du journal intime habite presque tous les écrivains. Souvent considéré comme la production de ceux qui ne savent pas véritablement travailler... »

Vient évidemment sur le tapis le cher vieux Amiel qui « en près de 17000 pages rédigées sur une période de trente ans, se livre à l'analyse de son moi pour finalement en tirer la conclusion désenchantée que le journal intime n'est "qu'une paresse occupée et un fantôme d'activité intellectuelle", la lente agonie d'un esprit subtil, ajoute M. Deshusses, mais incapable de se dégager de la tentation narcissique qui ne promet que la noyade ».

Me voici déjà pantelante. Se pourrait-il que je devienne la chère vieille Amiel de mon époque ? Arrive le coup de grâce, en référence à Goethe et à son « jugement négatif sur le journal intime » :

« Même Kafka... » (Même Kafka !...) « dont le journal est pourtant l'un des plus riches et des plus indispensables, a souffert de cette conception goethéenne qui n'a eu de cesse d'engendrer mauvaise conscience, rappelant toujours à l'écrivain écrivant son journal qu'il était inca-

L'ÉTÉ DU SUREAU

pable de véritablement écrire et de prendre ses distances par rapport à un moi inquiet, souffrant, torturé.»

Eh bien ! Que faire ? Ne plus lire ? Ne plus écrire ?
Vraiment plus ?

Tandis que je végétais en proie à ces ruminations stériles et comme en réponse aux questions que je me posais sans entrain, voici qu'un événement inattendu fondit sur moi, venant bousculer ma morosité, tout en m'accablant.

Les faits

Le 14 avril de l'an 2000, ma fille est rentrée d'Amérique à Paris en disant à son mari qu'elle ne voulait plus vivre avec lui.

Elle venait de passer les vacances de Pâques chez nous, à Key West en Floride, avec leur fils de trois ans et demi. J'avais bien senti un orage arriver à travers ses confidences allusives, hachées ; jamais je ne l'aurais cru si proche et dévastateur, ni elle si déterminée.

La veille je les avais conduits, la mère et l'enfant, à l'aéroport de Key West où ils attrapaient de justesse l'avion pour Miami. On s'était quittés à la va-vite. Son petit sac de babioles tressautant sur ses menues épaules, César agitait sa main libre dans ma direction. On n'a même pas eu le temps de s'embrasser. J'ai horreur des départs.

Avant qu'ils ne soient happés par la course, par le bruit des hélices qui emplissait l'air tiède, Émilie

L'ÉTÉ DU SUREAU

m'avait crié de son ton dramatique et teigneux, celui de la petite fille qui m'en voulait de lui refuser un cadeau mirobolant : « Tu ne comprends donc pas que je préférerais rater l'avion ? »

Ça aurait changé quoi ? Sa décision était prise.

Peu après, je me retrouvai dans la charmante maison de bois qu'ils venaient de désertier, au milieu de l'enclos de verdure tropicale, étroit paradis d'orchidées et de silence ruisselant, un paquet de linge sale serré dans les bras, assise par terre, en larmes. Images enfuies, bruits qui s'estompent : un petit garçon insouciant gambadant sur les lattes de bois du deck, échos de son rire dans mon cou...

Avec ce départ-là, quelque chose venait de se briser, irrémédiablement.

Images enfuies

C'est tout de même bizarre. Ma fille quitte son mari et c'est moi qui me sens abandonnée, avec l'impression de l'avoir perdu. Leur séparation me déchire le cœur. Que m'arrive-t-il ? Pourquoi leur histoire deviendrait-elle mienne aujourd'hui ? Et ces larmes pour saluer leur rupture, d'où viennent-elles ? De quelle profondeur de puits où dorment les vieux chagrins d'amour ?

Qui est-elle, cette souffrance ? Quel est son visage et de quel droit s'empare-t-elle, à travers moi, de leurs neuf ans de vie intime, comme si elle en savait le secret, pour les regarder s'éloigner, impuissante à les retenir, barque lâchée au fil du courant ?

Avec l'impression de l'avoir perdu, lui ? Et sous cette phrase, quelle noirceur embusquée se dissimule, prête à me dévorer ?

De quoi ai-je si peur, depuis si longtemps que l'écriture me fuit ou que je lui tourne le dos ?

Richard

Un mois plus tard à Paris, le 15 mai 2000, dans un café près de l'Odéon, je rejoins Richard, escogriffe aux grands yeux noirs, son fils a les mêmes. Il dit : « Quand je l'ai vue arriver à Roissy, marcher vers moi avec notre fils au bout de la main, je l'ai su. J'ai vu que c'était fini. »

Il dit aussi, à brûle-pourpoint, avant même que je sois remise de l'émotion de le voir : « Écris ! Tu tiens ton sujet ! Écris. Va au plus intime de toi. Ose. Ne laisse pas la blessure se refermer. Vas-y. »

« Ne me fais pas rire », je réponds en me mouchant.

Ce n'est pas la première fois qu'il me lance la flèche en presque dix ans que l'on se connaît.

Le 18 mars 1991 cet homme grand et jovial, il avait quarante et un an, était entré dans ma vie, une bouteille de champagne à la main. Émilie m'avait appelée :

« Rencontre-le s'il te plaît, déjeunez ensemble, tu me diras... » Je ne vois pas ce que j'aurais pu dire, tout semblait joué, engagé de façon irréversible.

Ils s'étaient rencontrés dans un bureau de l'éditeur chez qui elle était stagiaire et qui le publiait. À vingt-deux ans, elle abandonnait pour lui un premier amour inconsolable. Quant à lui, pour elle, il quittait tout, femme, maison, deux filles, la plus jeune âgée de neuf ans.

De Richard elle était tombée brutalement amoureuse, me dit-elle, en lisant son livre *Un petit homme de dos** consacré à son père. Dans la foulée, elle lui avait donné à lire mon premier livre, *Les Lauriers du lac de Constance***, consacré à mon père...

Cet échange de livres, tentative de rapprochement par l'intimité des mots et la confusion des familles, m'avait laissée pantoise. Dans une lettre pour me parler de mon histoire qui l'avait touché, il ajoutait : « Le jour, Madame, où j'ai croisé le regard de votre fille, j'aurais mieux fait de me casser les deux jambes. »

Et le voilà à ma porte avec sa bouteille de champagne. Je l'aime tout de suite, son rire, ses belles mains qui font sauter le bouchon. Nous buvons dans les coupes en baccarat de mon grand-père. Il les reconnaît, il dit : « Du

* Ramsay, 1988 ; Joëlle Losfeld, 1995.

** Le Seuil, 1974.

Table

<i>Je n'écrirai plus</i>	15
<i>Les faits</i>	18
<i>Images enfuies</i>	20
<i>Richard</i>	21
<i>Écris ?</i>	24
<i>Que m'arrive-t-il ?</i>	30
<i>Un jeune homme, Jean</i>	33
<i>Beugras, hélas...</i>	37
<i>En sautant sur le premier mariage...</i>	41
<i>L'enfant de lui</i>	50
<i>Sans aucun souci</i>	56
<i>Le temps de former un couple</i>	60
<i>Un couple</i>	62
<i>L'été du sureau. I (Journal – Extraits)</i>	68
<i>Tu as fait la même chose</i>	79
<i>Le rêve se brise</i>	82
<i>Tu ne nous as rien expliqué</i>	85
<i>« ... Vous y voir, vous »</i>	88

<i>Sans mentir</i>	92
<i>L'hôpital de Fresnes</i>	95
<i>... Ses larmes que la nuit</i>	99
<i>Les retrouvailles</i>	102
<i>Le désastre</i>	106
<i>Silences</i>	110
<i>Tu es bien comme ta mère</i>	112
<i>Un certain travail</i>	116
<i>Le jeu des ressemblances</i>	118
<i>Transmettre ?</i>	121
<i>Mouchoir à la vitre d'un train</i>	126
<i>20 décembre 1996</i>	129
<i>Son fils</i>	131
<i>Elle qui est partie</i>	133
<i>Des ruines</i>	135
<i>L'été du sureau. II (Journal – Extraits)</i>	137
<i>Key West, 27 mars 2002</i>	145
<i>Peur de quoi ?</i>	147
<i>Pas très drôle</i>	150
<i>Corps vieilli coquille vide</i>	153
<i>Une autre</i>	157
<i>De l'avoir perdu</i>	159
<i>Perdu</i>	161
<i>Fin d'été</i>	164